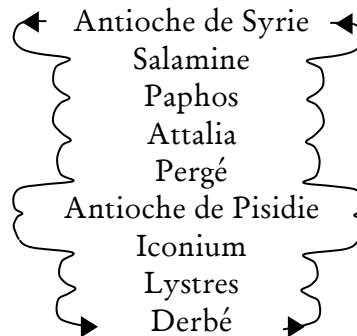


1<sup>ère</sup> Lecture : Actes 13,14.43-52I. Contexte

Les Actes rapportent quatre voyages missionnaires de Paul, le dernier étant celui de sa captivité. Notre texte se situe au cours de sa première mission faite avec Barnabé depuis Antioche de Syrie, et rapporte leur prédication à Antioche de Pisidie. Le trajet de cette mission est le suivant (Ac 13-14) :



À Salamine, les deux apôtres accompagnés de Marc enseignent dans la synagogue, mais Luc ne parle pas du résultat de leur prédication. A Paphos, ils sont appelés par le proconsul romain qui, se faisant auparavant instruire par un faux prophète Bar-Jésus ou Élymas, et apprenant que les apôtres prêchaient la Parole de Dieu, veut aussi les entendre. Mais, Élymas, voulant le triomphe de sa propre doctrine, s'oppose aux apôtres en falsifiant la Parole de Dieu. Paul dénonce alors sa fourberie et le condamne à l'aveuglement pour un temps. Ce que voyant, le proconsul croit à l'enseignement du Seigneur et se convertit. À Pergé, où Marc les quitte, les apôtres n'évangélisent pas, mais s'en vont à Antioche de Pisidie.

Vient alors notre texte qui omet le disciple de Paul à la synagogue, et retient seulement la réunion des juifs, puis leur hospitalité et l'accueil des païens. Nous allons apprendre pourquoi les juifs d'abord bienveillants s'opposent ensuite violemment aux apôtres.

II. Texte1) L'Évangile assez bien accepté par les juifs (v. 14-43)

- v. 14 : « Ils siégèrent » (omis). Paul et Barnabé entre dans la synagogue d'Antioche, le jour du sabbat, et sont invités à prendre les places d'honneur dues à leurs qualités de rabbis.
- v. 15-41 (omis) : Après la lecture de la Loi et des prophètes, les chefs de la synagogue leur demandent de « dire quelques paroles d'exhortation au peuple » (v. 15). Ceci nous rappelle la prédication de Jésus à Nazareth en Lc 4,14-30 (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Ordinaire C) où il fut approuvé puis rejeté, comme il en est presque de même dans notre texte. Paul fait alors un long discours, où il expose l'Histoire du Salut aboutissant à Jésus, et qu'il termine par une invitation à croire en Jésus ; ce discours a trois parties :
  - a) Dieu a délivré de l'Exil d'Égypte Israël qu'il avait choisi, il l'a fait entrer en Canaan, il l'a dirigé par des chefs dont le dernier est David, et de David il a suscité Jésus comme Sauveur, ainsi que Jean Baptiste l'avait désigné (v. 16-25).
  - b) En accomplissement les Écritures, ce Jésus qui apporte le Salut, les habitants de Jérusalem et leurs chefs l'ont mis à mort, mais Dieu l'a ressuscité, ce dont les apôtres sont témoins (v. 26-36).
  - c) Que tous donc cherchent le Salut auprès de Jésus pour ne pas être condamnés par Dieu selon l'avertissement des prophètes (v. 37-41).

- v. 42 (omis) : Intéressés mais non convaincus, les chefs de la synagogue encouragent les apôtres à venir parler du même sujet le sabbat suivant.
- v. 43 : « Des convertis au judaïsme », littéralement « des prosélytes pieux ». Au sortir de la synagogue, de nombreux juifs et prosélytes se mettent à la suite de Paul et de Barnabé, c.-à-d. qu'ils disent se convertir et croire en Jésus-Christ, demandent de devenir chrétiens et, comme le dit un manuscrit, de recevoir le baptême. Ceux-là n'ont pas besoin d'autres explications, ils ont compris et approuvé l'enseignement de Paul. Mais les apôtres leur recommandent de « rester fidèles à la grâce de Dieu », c.-à-d. de demeurer ferme dans la foi.

## 2) L'Évangile rejeté par les juifs, accueilli par les païens (v. 44-52)

- v. 44 : « Presque toute la ville fut assemblée ». Juifs et prosélytes convertis avaient sans doute parlé autour d'eux de la prochaine prédication des apôtres, et avec un enthousiasme qui trouva écho dans le cœur des habitants d'Antioche. Ceci indique, comme on le voit plus loin, que les juifs étaient bien vus des païens. Le sabbat suivant, la plupart des gens de la ville viennent « pour entendre la parole de Dieu ». Ils ne viennent donc pas par curiosité, mais dans l'espérance de trouver dans la parole de Dieu une réponse à leur besoin.
- v. 45 : « Voyant les foules, les juifs furent remplis de jalousie » (ζήλος) (et non « de fureur », Lectionnaire), c.-à-d. estiment que la parole de Dieu sur le salut par le Christ n'est destinée qu'à eux, et que les païens ne peuvent en bénéficier que par le judaïsme. Les apôtres en effet, annonçaient certainement devant ces foules que le Salut du Christ était pout tous les hommes, et qu'il n'y avait plus de distinction entre juifs et païens. Alors les juifs, comme Élymas à Paphos, s'opposent aux paroles de Paul « avec des injures », littéralement « en blasphémant ». « Blasphémer, βλασφημέω » a au moins deux sens : outrager la parole de Dieu et outrager ceux qui l'annoncent. En insultant les apôtres, les juifs insultent en même temps la Parole de Dieu prêchée par Paul, comme celui-ci va le leur dire. Le texte montre en effet que ces blasphèmes portent plus sur les affirmations de Paul que sur sa personne.
- v. 46-47 : « Paul et Barnabé dirent avec assurance », c.-à-d. en affirmant leur humble et joyeuse conviction que tous les hommes peuvent obtenir les biens éternels de Dieu à cause de Jésus-Christ mort et ressuscité qui a accompli le Plan de Dieu (voir 29<sup>e</sup> Ordinaire B, p. 5). Comme les juifs ont suffisamment dit et répété aux païens que le salut ne venait que par eux, leur refus ferait croire à ces foules que le salut n'est pas pour elles. Ainsi, les apôtres se sentent-ils forcés de dire que le Salut rejeté par les juifs doit nécessairement être donné aux païens. Leur discours comprend deux parties :
  - a) (v. 46) L'ordre ordinaire puis extraordinaire de la prédication : en premier lieu, il fallait (littéralement « il était obligatoire (ἀναγκαῖος) que la parole de Dieu fut exprimée aux juifs », mais puisque ceux-ci la refusent et méprisent la vie éternelle, les apôtres doivent « se tourner vers les païens » à qui le Salut est aussi destiné.
  - b) La preuve de cette attitude extraordinaire ne vient pas des apôtres, mais de Dieu qui, par les prophètes, a annoncé le Salut universel par le Messie. Ils citent Is 49,6, le deuxième chant du Serviteur que Dieu choisit comme « lumière des nations », parce qu'Israël refusait de se convertir.
- v. 48 : « Les païens se réjouissaient ». L'imparfait indique une action continue : Paul se rend compte ici que les païens sont mûrs pour accueillir l'Évangile. La joie des païens vient du fait qu'en constatant le refus des juifs, ils avaient craint que le Salut ne soit pas pour eux. Maintenant que la parole de Dieu les apaise et les appelle, ils se réjouissent

et « ils la glorifient ». Beaucoup alors croient, à savoir « tous ceux que Dieu avait préparés pour la vie éternelle », littéralement « Tous ceux qui étaient ordonnés à la vie éternelle », c.-à-d. ceux qui sont appelés et destinés pour Dieu à la vie éternelle.

- v. 49 : « La parole du Seigneur se répandait ». Le Seigneur désigne le Christ ressuscité. À travers les prédications des apôtres, c'est encore la puissance de la résurrection qui se manifeste.
- v. 50 : « Les juifs entraînaient les dames influentes converties au judaïsme ». Se sentant impuissants devant un tel succès, les juifs font appel aux pouvoirs politiques, juifs et païens, qui leur sont dévoués, pour chasser les apôtres et rétablir leur ancienne situation.
  - a) Ces femmes prosélytes, qui prennent parti pour le judaïsme, ont sans doute quelque pouvoir sur la société. En Asie mineure, les femmes jouissaient d'une plus grande liberté et d'une plus grande influence qu'à Athènes.
  - b) « Les notables de la ville » semblent bien être des païens. Ils ont intérêt à ménager les juifs, car les empereurs romains eux-mêmes veillaient à satisfaire les juifs le plus possible, parce que ceux-ci coopéraient à leurs entreprises pour être libres de vivre leur religion. Une persécution éclate alors contre Paul et Barnabé. Paul en parle en 2 Tim 3,10-13.
- v. 51 : « Ils secouèrent contre eux la poussière de leurs pieds ». C'est, paraît-il, un geste que les juifs, entrant en Palestine, faisaient pour se purifier de la souillure des païens qu'ils avaient côtoyés. Les évangiles en parlent, mais dans un autre sens, lié à la mission. L'expression signifie : Laisser à ceux qui refusent l'Évangile, la responsabilité devant Dieu de leur impénitence et de l'échec de la mission des disciples. Elle concerne donc à la fois les opposants et les disciples (Mt 10,14 ; Mc 6,11 ; Lc 9,5 ; 10,11) :
  - a) A l'égard de ceux qui refusent l'Évangile, ce geste veut dire :
    - reprocher leur manque d'hospitalité envers ceux que le Christ a envoyés ;
    - montrer que leur refus est condamné par Dieu ;
    - souligner leur ingratitude envers les disciples qui ont fait une longue route, se sont fatigués, ont consacré leur temps, et se sont privés de tout pour eux.
  - b) Concernant les disciples qui ont évangélisé, ce geste signifie :
    - se détourner de ceux qui refusent l'Évangile, et les laisser à leur impénitence ;
    - montrer qu'ils ne sont pas solidaires du refus des opposants, et ne veulent pas coopérer à leurs œuvres ;
    - ne rien garder ni recevoir de ceux qui méprisent l'Évangile, et leur faire endosser les imperfections, les peines et les soucis de la mission.

Cette attitude de Paul et de Barnabé est la conséquence inévitable du comportement des juifs qui ont refusé l'Évangile, persécuté et chassé les envoyés du Saint-Esprit. Jésus avait bien prévu que son Église subirait les mêmes difficultés et oppositions partout et en tout temps.
- v. 52 : « Les disciples étaient remplis de joie ». Il s'agit des nouveaux convertis. Comme les douze apôtres étaient joyeux d'avoir été flagellés pour le Christ par le Sanhédrin (dimanche dernier), ainsi, loin de s'attrister de la persécution dont Paul et Barnabé sont l'objet et de celle qui les attend, les disciples sont remplis de joie parce qu'ils ont trouvé le Christ. « Dans l'Esprit Saint », littéralement c'est « et de l'Esprit Saint ». Le Lectionnaire souligne qu'il s'agit de la joie donnée par le Saint-Esprit, mais le texte, qui le suppose, souligne que les disciples sont aussi remplis du Saint-Esprit, c.-à-d. animés et guidés par lui, puisqu'ils sont privés des apôtres.

## Conclusion

La puissance de la Résurrection du Christ, agissant dans l'annonce de la Parole de Dieu, ne laisse personne indifférent, elle modifie la vie de ceux qui l'entendent, mais en deux sens opposés : ceux qui y avaient été préparés la rejettent, et ceux qui n'y étaient pas préparés l'accueillent. Comment comprendre ce curieux résultat qu'on retrouvera souvent ? Les deux dimanches précédents nous ont déjà éclairés sur ce point : la grâce de la Résurrection prêchée ne convertit pas automatiquement, elle exige la foi (2<sup>e</sup> dimanche) et la disponibilité à Dieu (3<sup>e</sup> dimanche). Or les juifs manquent à ces deux points :

- concernant la foi, ils demandent aux apôtres de revenir sur la prédication au sabbat suivant, alors que beaucoup d'entre eux avaient cru aussitôt.
- concernant leur disponibilité, ils sont attachés abusivement à leurs privilèges, car ils sont jaloux de l'accueil, par les païens, de la parole des apôtres.

C'est surtout ce dernier point qui est ici souligné. Examinons-le. Le succès des apôtres et l'enthousiasme des païens ne sont que l'occasion de la fureur des juifs. La cause de la fureur est ailleurs, elle est dans leur cœur, dans deux dispositions profondes :

- a) La fausse notion de leur supériorité d'être juifs. Ils pensent que la prédication des apôtres sert à renforcer le judaïsme et doit faire passer les païens dans le judaïsme. Or, selon les Écritures elles-mêmes, la parole du Salut est aussi bien pour les païens que pour les juifs. Le Messie venant pour tous les hommes, le particularisme juif est fini ; devant Dieu « il n'y a plus ni juif ni grec, ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre » (Gal 3,28).
- b) La fausse bonne conscience due à la façon tout humaine d'interpréter la Loi et les Prophètes. Les juifs se sont endormis sur la Parole de Dieu, ils pensent que le Christ doit seulement venir les approuver. Or l'Évangile dit qu'ils ont besoin d'être sauvés comme les païens, et de se convertir comme eux à Dieu, ainsi que le disent la parole de Dieu et les apôtres.

Ces deux causes se heurtent à la prédication de la Résurrection du Christ. Comme nous l'avons vu dimanche dernier, celle-ci suscite l'hostilité et la persécution de ceux qui n'ont pas vécu la Parole de Dieu pour mourir à eux-mêmes, et qui s'y référaient pour y trouver leur satisfaction et leur supériorité. Par contre, les païens, qui se savent morts et perdus, et qui désirent être sauvés et vivre, permettent à la puissance de la Résurrection d'agir dans leur foi et leur obéissance.

Tout le livre des Actes des Apôtres le montre : comme Jésus, l'Église est « un signe de contradiction pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël » (Lc 2,34). C'est que la puissance de la Résurrection du Christ et la prédication des apôtres ne viennent plus compléter, améliorer, rajeunir le judaïsme, mais touchent l'homme au cœur, ce cœur qu'aucune religion, même pas le judaïsme, ne peut transformer. Au début de la Bible, il est écrit : « Les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance » (Gn 8,21) ; à la fin de la Bible : « Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur » (1 Jn 3,20) ; Jérémie disait : « Le cœur est pervers plus que tout ; qui peut le pénétrer ? Moi, le Seigneur, je scrute le cœur » (Jr 17,9) ; et Jésus : « C'est du cœur que sortent les desseins pervers ; voilà ce qui souille l'homme » (Mc 7,20-23). C'est le péché dans le cœur de l'homme qui s'oppose au Christ ressuscité, car c'est au péché dans le cœur que la résurrection du Christ s'en prend. Seul donc le cœur mauvais qui reconnaît sa malice et désire le Salut, ainsi que le cœur entièrement pur comme celui de Marie, se réjouissent de la Résurrection et, par la pénitence et la foi, laissent Jésus entrer en eux. Mais le cœur mauvais, qui s'estime bon à cause des bonnes œuvres qu'il fait, s'oppose à la grâce de la Résurrection, à la prédication de l'Église qui demande la conversion et la foi. Je viens de parler de l'impuissance des religions et de la puissance de la Résurrection. Une question concrète s'y rattache, celle de la religion et de la foi, question qu'il vaudrait mieux formuler : celle de la religion et de la grâce de la foi. Souvent, soit on les confond, soit on les oppose. En fait, elles diffèrent l'une de l'autre, tout en étant nécessaires l'une à l'autre. La religion est l'aspect humain : le culte, les rites, les dévotions, les habitudes, les obligations, les désirs, les sentiments. La grâce de la foi est l'aspect divin : la Révélation, le Plan de Salut, la volonté de Dieu, les dons de Dieu, l'Église, l'enseignement, la vie divine. C'est lorsqu'on retient seulement l'aspect humain, la religion,

qu'on dit que toutes les religions se valent, et qu'on peut choisir celle qu'on veut. Le judaïsme en est arrivé à préférer l'homme (morale) à Dieu (dogme), comme Jésus le dira en Jn 5,44. L'union correcte de la religion et de la grâce de la foi est semblable à l'union de la divinité et de l'humanité en Jésus. Rejeter la religion et ses expressions, c'est rejeter l'humanité du Christ ; et rejeter la grâce de la foi et ses demandes, c'est rejeter la divinité du Christ. Et, comme la divinité de Jésus anime son humanité et se manifeste par elle, ainsi la grâce de la foi doit animer la religion et se manifester par elle. Le lien où se fait l'union de la grâce de la foi et de la religion doit être d'abord le cœur de l'homme. Et là, dans le cœur, ce que la grâce de la Résurrection demande, c'est d'une part la conversion, c.-à-d. le renoncement à la religion sans le Christ, et d'autre part la foi au Christ, c.-à-d. l'adhésion de la religion au Christ. La religion chrétienne n'est valable que si elle est animée par la conversion et la foi au Christ, sinon elle n'est plus que juive ou païenne. Le troisième fruit de la Résurrection est donc l'accueil de la vie du Christ par la conversion et la foi.

### Épître : Apocalypse 7,9.14b-17

#### I. Contexte

Après l'acclamation de Dieu et de l'agneau égorgé par toutes les créatures (dimanche dernier), la vision de Jean se poursuit par l'ouverture des sept sceaux du livre de la Révélation, ouverture faite par l'Agneau, le seul qui soit capable d'en donner le sens :

- à l'ouverture du 1<sup>er</sup> sceau, le premier Vivant – le lion – fait apparaître un cheval blanc portant un combattant vainqueur.
- à l'ouverture du 2<sup>ème</sup> sceau, le deuxième Vivant – le Taurillon – fait apparaître un cheval rouge-feu portant un persécuteur sanguinaire.
- à l'ouverture du 3<sup>ème</sup> sceau, le troisième Vivant – la face humaine – fait venir un cheval noir portant un falsificateur cupide.
- à l'ouverture du 4<sup>ème</sup> sceau, le quatrième Vivant – l'aigle volant – fait venir un cheval vert portant la mort éternelle.
- à l'ouverture du 5<sup>ème</sup> sceau, Jean voit sous l'autel les martyrs demandant justice et recevant la robe blanche avec la consigne d'attendre le jugement.
- à l'ouverture du 6<sup>ème</sup> sceau, apparaissent les signes avant-coureurs du Jugement, semant la terreur chez les impies voués à la colère de Dieu, puis apparaissent quatre Anges marquant du sceau du Saint-Esprit les cent quarante-quatre mille serviteurs de Dieu, issus des douze tribus d'Israël.

Vient alors notre texte qui, avec ce qui précède du chapitre 7, est lu à la fête de la Toussaint. Après notre texte vient l'ouverture du 7<sup>ème</sup> sceau, d'où sortira tout le reste de l'Apocalypse. Le 6<sup>ème</sup> sceau constitue donc un sommet allant du jugement particulier des impies à la glorification des fidèles du Christ dans le Ciel. Comme notre texte est vu à la Toussaint, nous devons découvrir pourquoi l'Église nous le fait lire aussi en ce Temps pascal.

#### II. Texte

- v. 9 : « Je vis une foule nombreuse ». Il s'agit de l'Église céleste, composée des hommes venant de toutes les nations et de toutes conditions. « Ils se tiennent debout », c.-à-d. pleins de force et de vie et dans l'attitude des serviteurs dévoués, « devant le Trône de Dieu et devant l'Agneau », pour proclamer leur louange. Ils sont « vêtus de robes blanches », symbole de la gloire de la résurrection, et « avec des palmes à la main », symbole de la victoire après un dur combat. En eux a triomphé la Résurrection du Christ ; aussi en sont-ils imprégnés. Dans cette Église céleste, on peut voir l'Église terrestre, en tant qu'elle vit de la grâce de Dieu, car, par le baptême, les chrétiens participent à la vie ressuscitée et donc divine et céleste du Christ. Cette participation

de l'Église terrestre à la vie du Ciel par le baptême est encore partielle et non totale, anticipée et non définitive, elle est perçue et vécue dans la foi, mais elle est déjà réelle, comme Paul le dit : « Puisque vous êtes ressuscités avec le Christ, ... vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu » (Col 3,1-3 ; 18<sup>e</sup> Ordinaire C) : « Avec lui, le Christ nous a ressuscités et fait asseoir dans les cieux » (Eph 2,6 ; 4<sup>e</sup> de Carême B). Nous sommes donc nous aussi devant le Trône et devant l'Agneau, et toute notre vie doit être une louange à leur égard.

- v. 14b : « Ils viennent de la grande épreuve », littéralement « de la grande oppression (θλίψις) ou tribulation ». « Un des Anciens », c.-à-d. chacun d'eux dirait la même chose que lui ; il explique comment ces ressuscités sont devenus tels, ce qu'ils font devant le Trône, et quelles récompenses ils reçoivent. La première chose qu'il dit est leur passage par « la grande tribulation » pour « nettoyer et blanchir leurs robes dans le sang de l'Agneau », cette robe qu'ils ont reçue au baptême. C'est pour signifier cela que jadis les néophytes, baptisés dans la nuit de Pâques, portaient une robe blanche pendant huit jours, symbole de cette vie chrétienne pendant laquelle ils devront se comporter en enfants de Dieu ressuscités. Pour cela, les élus du Ciel ont dû les nettoyer et les blanchir, en passant par « la grande tribulation », c.-à-d. par les tentations, les épreuves, les moqueries, les persécutions, la perte de leurs biens, les déshonneurs, les délaissements, les dénonciations, les injustices, le martyre. Ils sont passés par ces souffrances comme l'or au creuset pour rester fidèle et unis au Christ, et le Christ les a rendus victorieux, la grâce de sa Résurrection les a soutenus et purifiés. Les verbes « nettoyer et blanchir » sont au passé, car ce travail de purification est terminé et n'existe plus dans le Ciel. Par contre, « ils viennent de la grande tribulation » est au présent, car, comme Jésus ressuscité garde les plaies de sa Passion, ils portent, eux aussi, les marques de leurs souffrances passées.
- v. 15 : « C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu ». C'est la deuxième chose que dit l'Ancien au présent : les élus sont au service de Dieu dans l'Aujourd'hui éternel. Chaque souffrance acceptée pour le Christ les a fait avancer vers le Trône de Dieu, a affiné et perfectionné leur service sur la terre ; maintenant, ils sont devant le Trône de Dieu et le servent, littéralement « lui rendent un culte jour et nuit sans son Temple », c.-à-d. dans l'Église céleste qui est le Temple de Dieu. Bien plus « Celui qui siège sur le Trône habitera parmi eux », littéralement c'est le verbe « dresser sa tente, σκηνώω », même terme que celui que Jean a employé pour révéler l'Incarnation du Verbe : « Et le Verbe s'est fait chair et il a dressé sa Tente parmi nous » (Jn 1,14). « Parmi eux », mais littéralement c'est « sur eux » (V. = au-dessus d'eux) : Dieu les enveloppe. Ainsi, ils sont pour toujours en Dieu et Dieu les divinise. Cela vaut également pour les baptisés vivant de la vie céleste du Christ ressuscité. Pour Adam, le Ciel était déjà sa vraie patrie. Il y était déjà dans le jardin d'Éden, puis il l'a quitté par son péché, mais il y était toujours destiné, bien qu'il ne pût plus l'atteindre. Or, dans le Christ les chrétiens y ont été placés, tout en étant encore imparfaits et dans l'obscurité de la foi sur la terre. Aussi, combien ils doivent sentir l'Exil de cette vie terrestre, et aspirer à la claire vision de la Patrie céleste !
- v. 16 : « Ils n'auront plus faim ... ne les accablera plus ». Cette expression est tirée d'Is 49,10 où le prophète, après avoir rapporté le deuxième chant du Serviteur, annonce le retour et la marche des exilés vers le Royaume messianique. C'est la troisième chose que dit l'Ancien à Jean : leur récompense future est la béatitude éternelle dont les élus jouissent déjà, mais qui sera totale lors de la résurrection de leur corps. Cependant, Jean parle aussi, et plus clairement, des chrétiens sur terre. Dans les versets précédents, il avait mis en évidence l'Église céleste, sans exclure l'Église terrestre ; maintenant il met davantage en évidence l'Église terrestre tendue vers la perfection de l'Église céleste. Car il n'y a qu'une seule Église dont les membres célestes sont les

ainés, et les membres terrestres les cadets : ceux-là sont arrivés au but, ceux-ci sont en marche vers ce même but. Il s'agit d'un même état pour les uns et pour les autres, mais dans des conditions différentes, achevées pour les uns, inachevées pour les autres.

Nous devons apprendre à voir en même temps ces deux niveaux avec cette différence, car tout le livre de l'Apocalypse est écrit de cette façon. Ainsi, les élus du Ciel et les fidèles de la terre, à la Parousie, « n'auront plus faim ni soif », c.-à-d. seront comblés, et « la brûlure du soleil ne les accablera plus », c.-à-d. qu'ils ne seront plus accablés par les exigences du Christ qui meurtrissent ; mais déjà maintenant les fidèles de la terre ont leur faim et leur soif apaisées, comme Jésus le disait de ceux qui vont à lui et qui croient en lui, lui le pain vivant descendu du ciel (Jn 6,35), et ils ne sont pas accablés par les avertissements et reproches douloureux.

- v. 17 : « L'Agneau qui est au milieu du Trône ». Il y a identité de Dieu et de l'Agneau dans le Ciel, car, comme nous le verrons dans l'évangile du jour, Jésus et le Père sont un. Et l'Agneau « sera leur Pasteur et les conduira vers les eaux de la source de vie », littéralement « les conduira aux sources des eaux de la vie ». Les saints du Ciel et les sanctifiés de la terre sont le troupeau du Christ Pasteur, menés aux pâturages éternels et abreuvés du Saint-Esprit. Puis l'Ancien annonce la disparition de ce monde de souffrance dans le monde nouveau. « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ». Ainsi, le Christ les entretiendra éternellement de toutes les ressources divines de sa vie de Ressuscité, ce qui peut advenir pour nous aussi dans l'attachement au Christ. Césaire d'Arles résume ce verset de la façon suivante : « Toutes ces choses arrivent aussi spirituellement à l'Église dans la vie présente, lorsque, après la rémission des péchés, nous ressuscitons et, dépouillés du vêtement de deuil de la vie passée et du vieil homme, nous revêtons le Christ au baptême et sommes remplis de la joie de l'Esprit Saint.

## Conclusion

Dimanche dernier, notre attention était attirée sur l'Agneau immolé et ressuscité qu'acclamait l'univers tout entier. Aujourd'hui, est mise en évidence la foule immense des humains de toutes nations, qui ont participé à la Passion du Christ et qui bénéficient de la grâce de sa résurrection. Le texte insiste de nouveau sur la tribulation, θλιψις, oppression de la vie chrétienne, terme qui exprime les persécutions de l'Antéchrist, cet être mystérieux qui pousse les impies à s'opposer à ceux qui veulent vivre fidèlement pour le Christ. Mais grâce au sang de l'Agneau qui s'en sert, cette tribulation a un effet bénéfique : purifier, nettoyer, vivifier, améliorer et embellir. En même temps, la grâce de la Résurrection transforme, imprègne et rend semblable à Jésus, si bien que les élus sont devant Dieu et l'Agneau, le servent parfaitement et joyeusement, sont délivrés de tous les maux, sont abreuvés éternellement des eaux vives du Saint-Esprit. La religion se retrouve dans le Ciel, elle est désignée par le terme « servir » ou plutôt « rendre un culte », mais ce n'est par un culte purement extérieur et modifiable, c'est le cœur et l'être de l'homme tout entier, animé par la vie du Christ ressuscité et chantant les louanges de Dieu.

Ce texte vaut aussi pour nous qui sommes encore sur terre. Il nous révèle non seulement ce qui nous attend mais aussi la façon dont nous pouvons vivre maintenant dans la foi. Dans la mesure où nous sommes fidèles au Christ dans la tribulation, nous sommes debout devant le Trône de Dieu, nous lui rendons le culte qui lui est dû et qui lui plaît, nous sommes conduits par le Christ Pasteur sans manquer de rien. Aussi, le culte et la religion doivent-ils être ceux du cœur ; extérieurement, ils peuvent prendre différentes formes, comme ce le fut au cours des siècles ; mais l'important est que le cœur, vivant dans la conversion et la foi, soit animé par la grâce du Christ ressuscité et supporte la nécessaire souffrance pour le Christ qui le purifie et l'embellit.

Évangile : Jean 10,27-30I. Contexte

Le quatrième dimanche de Pâques de chaque année est consacré à l'évocation du Beau Pasteur menant son troupeau. Quelques versets sont omis après le texte donné au 4<sup>e</sup> de Pâques B : Après que Jésus eût révélé qu'il est le seul beau pasteur et qu'il donne sa vie pour ses brebis, les juifs qui l'écoutent sont divisés : les uns le traitent de possédé qui délire, c.-à-d. refusent d'être de ses brebis ; les autres, impressionnés par la guérison de l'aveugle-né, disent qu'un possédé ne peut pas ouvrir les yeux d'un aveugle, c.-à-d. reconnaissent que, si Jésus peut faire voir, c'est que lui-même voit clair et dit des choses vraies ; mais ils ne s'engagent pas à croire en lui.

À la suite de cette hésitation de tous, l'évangéliste rapporte l'hostilité grandissante des juifs, lors de la fête de la Dédicace, jour anniversaire de la purification du Temple par Judas Maccabée en -164. Jésus marche dans le Temple, sous le portique de Salomon (Jn 10,23), là où, après la Pentecôte, Pierre et Jean prêcheront au peuple à l'occasion de la guérison d'un boiteux (Ac 3,11 ; (5,12)). Les juifs l'encerclent et le somment de leur dire s'il est le Messie, mais Jésus répond : « Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas, malgré les œuvres que j'ai faites et qui en témoignent ; mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis ». La suite de ces paroles constitue notre texte qui parle de nouveau de lui et de ses brebis. Ce sont des choses énormes qu'il va dire à des gens qui ne veulent pas croire en lui et qui voudront le lapider. Il va, en effet, parler de sa divinité, laquelle échappe à l'emprise de ses ennemis.

II. Texte1) Les brebis et Jésus (v. 27-28)

- v. 27 : « Mes brebis entendent ma voix ». Indirectement, Jésus révèle l'attitude de ses interlocuteurs qui ne sont pas de ses brebis. Ils n'écoutent ou n'entendent pas sa voix : ils n'y comprennent rien ou bien ils rejettent le peu qu'ils comprennent. Aussi, Jésus parle-t-il de l'attitude de ceux qui croient en lui et de l'attitude que lui a envers elle. Ces deux attitudes sont réciproques, s'appellent, se répondent, s'ajustent, ce qui indique un lien intime entre Jésus et les siens. Il commence par l'attitude des brebis. Puisqu'il a lié, au verset précédent, le fait d'être de ses brebis à la foi en lui, il révèle l'attitude véritable de ceux qui croient en lui : c'est d'entendre sa voix. Il l'avait dit au début de sa parabole, en ajoutant que ses brebis n'écoutent pas la voix des étrangers, des voleurs et des brigands. Le croyant distingue la voix de Jésus, sans la confondre avec la voix des impies, des hérétiques, des faux prophètes, des judaïsants, des inventeurs de nouvelles doctrines. Ceci est remarquable, car il est souvent dit dans l'Ancien Testament que le peuple suit volontiers des trompeurs qui le flattent ; dans le Nouveau Testament aussi, par exemple lorsque Paul écrit : « Si quelqu'un vient vers vous prêcher un autre Jésus que celui que nous vous avons prêché, ... vous vous y prêtez fort bien ! » (2 Cor 11,4) ; et Jésus lui-même : « Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas ; qu'un autre vienne en son propre nom, celui-là vous le recevez » (Jn 5,43). Le vrai croyant n'agit pas ainsi : il sait tout de suite si quelqu'un dit ce qui est conforme ou non à la pensée de Jésus, car « il entend sa voix ». Selon le sens que nous avons vu de « l'écoute » (Temps de Noël A), [d'abord] le croyant accueille, aime et désire la parole de Jésus, puis comprend et adopte la pensée de Jésus, enfin est résolu et s'engage à faire la volonté de Jésus.

« Et moi je les connais ». Plus haut, au v. 14, Jésus disait : « Je les connais et elles me connaissent ». Nous avons vu, au 4<sup>e</sup> de Pâques B, qu'en connaissant ses brebis, il leur communique, par le Saint-Esprit, la connaissance qu'il a de lui-même, et alors elles le



connaissent. Cette connaissance de Jésus pour les brebis est certes imparfaite et toujours insuffisante, mais elle est réelle et vraie. Dès lors, quand Jésus dit maintenant « je les connais », il veut dire qu'aux brebis qui le connaissent déjà et se mettent de nouveau à l'écouter, il communique une meilleure connaissance de lui-même. Cette meilleure connaissance n'est pas nécessairement quantitative, elle est avant tout qualitative, c.-à-d. resserrant l'union avec Jésus, et c'est pourquoi il ajoute « et elles me suivent » (ἀκολουθέω, suivre), c.-à-d. qu'elles veulent agir comme lui, et quand il marche à leur tête, elles marchent sur ses traces, elle vont là où il va, elles souffrent quand il souffre, elles se réjouissent quand il se réjouit, elles font ce qu'il fait ; en un mot, elles l'imitent.

- v. 28 : « Et moi je leur donne la vie éternelle ». Remarquons encore le présent qui indique le don continu de la vie éternelle dès cette vie-ci, c.-à-d. sa propre vie divine de Ressuscité. Dès lors, dans cet état bienheureux, la perdition ne peut les atteindre ; les brebis sont dans le Salut comme dans un train qui les emporte vers l'éternité. Ceci n'est évidemment pas automatique, puisque cela se fait quand elles le suivent et lui restent unies dans l'Amour ; d'où le futur « elles ne périront jamais ». Cette vie éternelle n'est pas non plus un dû comme l'exige un mercenaire, car dans l'Amour véritable, l'ἀγάπη, où chacun vit pour l'autre, tout est gratuit. Jésus donne à ses brebis la vie éternelle parce qu'il les aime, et les brebis sont établies dans la vie éternelle parce qu'elles l'aiment. Dans cette vie éternelle inhérente à l'amour mutuel, il n'y a pas de place pour la perdition, pour la mort éternelle. « Et personne ne les arrachera de ma main » : ni l'antéchrist, ni les persécuteurs, ni la grande oppression ni les souffrances ne peuvent détruire la puissance d'action de Jésus, et Jésus veille sur elles comme sur lui-même.

Dans ces deux versets, Jésus montre qu'il s'adapte et se communique de plus en plus à ses brebis, et que celles-ci lui deviennent de plus en plus semblables et conformes, au point de ne plus faire qu'un ensemble.

## 2) Jésus et son Père (v. 29-30)

- v. 29 : « Mon Père, qui me (les) a données, est plus grand que tout ». C'est une des deux traductions possibles. La première était prise dans l'ancien Lectionnaire : « Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout ». Cette première traduction est plus riche : elle parle de la nature divine, du Saint-Esprit, de la résurrection, des brebis ; tout cela est plus grand que tout. La deuxième traduction dit seulement que le Père est plus grand que tout, ce qui est une évidence, et dit que le Père a donné les brebis à Jésus ; mais, comme tout appartient au Père et que tout vient de lui, y compris la nature divine du Fils, cette deuxième traduction revient à peu près au même sens que la première, sauf qu'elle insiste sur le fait que le Père possède les brebis et les a données à Jésus. On peut donc prendre le sens suivant : le Père et ce qui est à lui, y compris les brebis, sont d'une grandeur divine incomparable et inatteignable. Dès lors, « personne ne peut rien arracher de la main de mon Père ». C'est la formule que Jésus vient de s'attribuer à lui-même, mais qu'il attribue maintenant au Père. Cette précision signifie trois choses. La première est qu'en dernier ressort, tout vient du Père et tout revient au Père : les brebis doivent le savoir pour qu'elles soient dans la paix et la sécurité absolue. En se sachant à Jésus que l'on peut atteindre, elles constateraient que quelqu'un pourrait essayer de les ravir, et bien qu'il n'y parvienne pas, elles pourraient être effrayées. Mais en se sachant aussi au Père qui est inatteignable, personne ne peut même les trouver, et elles seront alors dans une pleine sérénité. Qu'elles se confient donc non seulement à Jésus mais au Père. La deuxième chose est que tout vient du Père et va au Père par Jésus : pour que les brebis puissent

se confier au Père, elles doivent passer par Jésus. Qu'elles se confient donc à Jésus pour qu'il les conduise dans la parfaite confiance dans le Père. La troisième chose est indiquée au verset suivant : la parfaite égalité du Père et de Jésus.

- v. 30 : « Le Père et moi », mais littéralement c'est l'inverse « Moi et le Père ». Le Lectionnaire veut du bon français : comme le verbe est « nous sommes », il faut mettre « moi » après « le Père ». Mais ce faisant, il supprime une idée importante que Jésus veut révéler : c'est avec lui qu'on va au Père, en lui que l'on voit le Père, et par lui qu'on apprend l'unité du Père et du Fils. Il faut donc traduire « Moi et le Père, nous sommes un ». Que personne ne peut arracher les brebis de la main du Père, cela se comprend puisque le Père est Dieu, mais qu'on ne puisse pas non plus les arracher de la main de Jésus n'est possible et ne se comprend que si Jésus est Dieu aussi. C'est la nouveauté de la Sainte Trinité.

La suite du texte montre que les juifs ont bien compris que Jésus se disait Dieu avec son Père ; ils veulent le lapider, parce que disent-ils, « toi qui n'est qu'un homme, tu te fais Dieu » (v. 33).

### Conclusion

Un texte ne se comprend bien qu'avec son contexte. Il faut d'autant plus le faire remarquer ici, que le Lectionnaire a amputé le début du discours de Jésus. Ailleurs, il précise par exemple : « Jésus dit aux pharisiens ou à ses disciples ou à la foule », et chaque fois le texte prend un tour différent. Notre texte, comme le Lectionnaire le présente, – encore que l'introduction qu'il ajoute nous invite à aller voir le contexte –, semble être l'exposé serein du bonheur des brebis d'avoir Jésus pour pasteur. Or Jésus dit cela aux juifs qui lui sont particulièrement hostiles et qui voient dans ses paroles de quoi exciter leur fureur. Ils l'avaient entouré et voulaient savoir s'il était le Messie, mais ce n'était pas pour être éclairés et connaître la vérité, c'était pour pouvoir le condamner. Au début de sa réponse, début omis par le Lectionnaire, Jésus dévoilait l'état de leur cœur et de leur situation par rapport à lui, à savoir leur refus de croire en lui et le fait qu'ils ne sont pas de ses brebis. Ses paroles visent donc à condamner leur endurcissement tout en les invitant à la repentance et à la foi, et à affirmer leur incapacité à nuire à lui-même et à ceux qui croient en lui. C'est selon ce sens-là que les paroles de Jésus s'adressent à nous : même si nous croyons en lui et que nous nous considérons comme ses brebis, nous sommes invités à examiner si nous sommes à lui, comme il veut que nous le soyons. Ce n'est pas parce que nous sommes chrétiens que cette question ne se pose pas. Qu'est-ce qu'en effet Jésus entend par ses brebis ? Elles ne sont pas ses brebis parce qu'elles croient en lui, puisque juste avant notre texte, il dit : « Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis », c.-à-d. qu'il faut être de ses brebis pour pouvoir croire en lui. Jésus veut donc dire qu'on ne devient pas brebis par la foi en lui. En fait, on ne le devient que par la grâce qui, des loups que sont les hommes, fait des brebis. Or ceci pose une question qui nous renvoie à ce qu'il a dit plus haut : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; celles-là aussi je dois les mener, et elles entendront ma voix » (v. 16). Il dit que ces brebis, qui ne sont pas à lui, entendront sa voix, et ici il dit que les juifs qui ne sont pas de ses brebis ne peuvent entendre sa voix. Comment comprendre cette apparente contradiction ? C'est que là, Jésus parlait du temps de l'Église, donc de la puissance de sa résurrection qui, par les apôtres, transforme les hommes et leur permet de croire en lui et d'écouter sa voix, alors qu'ici il s'adresse aux juifs avant sa résurrection. L'explication est donc claire. Tant que Jésus n'est pas mort et ressuscité et n'a pas envoyé le Saint-Esprit, la conversion et la foi sont pratiquement impossibles. « Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis » (v. 26). Du coup, Jésus révèle que le Messie, dont s'enquéraient les juifs, réussira sa mission après sa résurrection, et alors il y aura beaucoup de brebis qui entendront sa voix. Quand donc Jésus dit : « Mes brebis entendent ma voix » (v. 27), il parle de celles qui vivent de la Résurrection du Pasteur, parce qu'il a détruit le péché dans leur cœur et les a renouvelés par le don du Saint-Esprit. Telle est la

question que nous devons nous poser nous aussi : Vivons-nous de la Résurrection du Christ ? Et ne devons-nous pas nous réformer et progresser dans cette vie du Christ ressuscité ? Car dans la mesure où nous n'en vivons pas, il y a en nous, au moins en partie, la même hostilité, le même aveuglement, la même incapacité que ceux des juifs, et alors nous ne voyons pas comment notre texte nous concerne aujourd'hui.

Il s'ensuit que pour comprendre notre texte, nous devons nous placer dans le domaine de la Résurrection et de la vie bienheureuse des élus du Ciel que l'Agneau mène paître dans la joie, comme nous l'avons vu dans l'épître aux v. 16-17, et donc aussi de la vie de la grâce par et dans laquelle le Christ nous fait renaître et nous donne part à sa victoire. C'est pourquoi, vivant de la vie même du Christ et de Dieu, les brebis entendent sa voix, le suivent, échappent à la perdition, et que Jésus les connaît, leur donne la vie éternelle, les empêche d'être arrachés de sa main. Et cette union de Jésus et de ses brebis est la même que celle du Père et de Jésus qui sont un, et elle fait que les brebis sont unies au Père et sont déjà au Ciel tout en étant encore sur terre. Puisque nous bénéficions déjà de la vie du Corps du Christ au sein de la Sainte Trinité, notre texte nous invite à y tendre, à y correspondre davantage par la conversion et la foi, et pour cela à demander au Seigneur que la grâce de sa Résurrection nous transforme. Après le premier fruit de la Résurrection qui est de croire sans voir (2<sup>e</sup> dimanche de Pâques), et le deuxième fruit qui est de nous réjouir de souffrir pour le nom du Christ (3<sup>e</sup> dimanche de Pâques), le troisième fruit est de vivre davantage de sa vie divine, du Mystère du Christ.